

Sur la route



Sur la route

Recueil de nouvelles

DOMINO



Illustrations de Nephyla

*Je dédie ce recueil à Kitty, Alix et Cécile.
Sans notre « rencontre », il n'existerait pas.*

Rencontre à grande vitesse



NOTE DE L'ÉDITEUR

Cette œuvre contient des éléments pouvant heurter la sensibilité du public :
misanthropie, grossophobie, âgisme.

Je déteste les voyages en train, à plus forte raison lorsque je suis seul.

Je n'aime pas les gens ! Enfin... la populace, le commun, les inconnus... Bref, vous m'avez compris ? D'ailleurs, on m'accuse bien souvent d'être asocial. Je ne m'en défends pas, c'est sans doute vrai. Mais ai-je tort ? À Paris, ce matin, pour fendre l'air en plein milieu de la gare de Lyon avec sa valise, il faut être magicien !

La foule m'horripile, et pas seulement à cause des têtes de cons ou d'enterrement de l'assistance. Je sais, je fais probablement la même, et alors ? J'ai jamais dit que je me supportais, de toute façon ! Mais c'est aussi cette invariable attitude qui les pousse tous à s'agglutiner pour former d'inutiles mais très gênants groupuscules, prêts à intervenir pour bloquer votre passage, qui m'exaspère.

Il n'est que 8 h 20 quand j'emprunte l'escalateur. Pourtant, pas besoin d'attendre deux minutes pour frôler un type qui vous envoie ses relents de vinasse, ou une nana qui pue la transpiration et qui se colle à vous telle une mouche.

Et vas-y que les mômes débarquent et vont jusqu'à squatter ma valise ou me tourner autour dès que je m'arrête devant le panneau d'affichage !

Je suis en retard sur mon planning. Pas de grand-chose, mais suffisamment pour que, lorsque j'arrive enfin dans mon compartiment, une bonne femme soit déjà installée sur ma rangée. Je sais, on va me dire que si je n'aime pas enjambrer les gens – ou simplement devoir leur demander de bouger bien gentiment leur gros cul afin que je puisse m'asseoir à ma place –, je ferais mieux d'en choisir une côté couloir. Soit. Seulement, cette solution reviendrait à ce que ce soit à *moi* de me lever si madame a besoin d'aller au petit coin. Et moi, j'aime être à côté de la fenêtre. Parce qu'en plus, j'ai le mal de train : je ne peux pas lire, du coup autant admirer le paysage. Non pas que les têtes des voyageurs soient inintéressantes, mais... si, en fait, elles le sont.

– Ah... Oui, c'est votre place, évidemment ! me lance-t-elle.

Oui, connasse, c'est ma place, et, oui, tu vas devoir bouger tout ton sale barda, y compris ce que tu avais mis sur le siège d'à côté ! Tu croyais quoi ? Qu'en achetant ton billet, tu louais tout le wagon ? Et pourquoi je lui souris, moi ? Toujours à faire bonne figure. Ça m'énerve d'être comme ça ! Parfois j'aimerais oser leur dire merde !

Bon, et maintenant, faut pas se tromper ! Bien tout ranger dans l'ordre afin de me rhabiller rapidement à la fin du trajet. Ouf ! J'ai pensé à passer aux toilettes avant. Nous voilà partis pour trois heures à se faire chier et à attraper un torticolis à force de mater le panorama, pas besoin de me dandiner avec une envie de pisser en plus.



J'adore les voyages en train. Le roulis me berce, et je trouve ça tellement plus humain sur les courtes distances que l'avion. On rencontre parfois des personnes surprenantes et, au moins, on a le temps de faire connaissance. Je suis un peu timide, je n'engage que rarement la conversation, mais je réponds toujours agréablement. Ce que j'aime surtout, c'est regarder les gens, les imaginer dans leur vie quotidienne, ou bien m'interroger sur leurs pensées profondes. Des trucs de même : me demander comment ils seront physiquement dans dix ou vingt ans, ou comment ils étaient enfants.

C'est peut-être parce que je suis dessinateur. Je croque leur portrait dans ma tête, à défaut de pouvoir le faire avec un crayon. Bien que ça m'arrive également, mais je vous l'ai déjà dit, non ? Je suis timide, alors pas facile d'oser faire ça en public.

C'est vrai que je pourrais passer des heures à observer un quidam occupé à lire son journal, ou bien à détailler une vieille dame en train de tricoter. Il y a le personnel de service, aussi. Une fois, j'ai pu entrer dans la cabine de pilotage d'un TGV : très instructif !

Je suis curieux de nature, je parle à presque tout le monde... Si on m'adresse la parole, bien sûr. Seul, je n'ose pas. Je suis malgré tout assez bavard dès que la machine est en route.

Tenez, cette femme de ménage d'origine africaine avec qui je n'ai, a priori, rien en commun. Elle me reconnaît, et je lui fais toujours un petit signe. Un jour, elle m'a raconté sa vie, et croyez-moi, si j'avais été écrivain, j'aurais eu de quoi faire un roman-fleuve. La plupart des gens ont quelque chose à raconter.

Quarante kilomètres d'amour



NOTE DE L'ÉDITEUR

Cette œuvre contient des éléments pouvant heurter la sensibilité du public : biphobie, sexisme interiorisé, manipulation, absence de consentement oral.

Je n'ai pas décidé de descendre en région parisienne. On ne m'a pas laissé le choix. À l'époque, j'avais accumulé trop de conneries et je ne supportais plus de vivre avec mes parents, dans une maison qui puait l'alcool du matin au soir. Ma cadette, stupide Barbie des HLM qui découchait déjà à treize ans, s'appêtait à faire pire que moi et ne m'a nullement retenue. Je n'avais pas la force d'assister à sa dégringolade, ni de tenter de la sortir de ce cloaque où elle semblait à son aise. Ma grande sœur, elle, pauvre gourdasse mariée à vingt ans, avait quitté le foyer familial à dix-huit, ou peut-être devrais-je plutôt dire, fui ce foutoir lugubre qui nous servait de dortoir.

J'avais toutes les raisons de mettre les voiles. Pourtant, mon départ, je ne l'ai pas planifié. Pour être honnête, je m'en branlais alors totalement. C'est ma tante, la seule personne de la smala ayant un minimum de bon sens et d'affection pour moi qui, l'an dernier, poussée par le juge des enfants, s'est résolue à tout faire pour me remettre dans le droit chemin. Celui-ci devait commencer à Paris. Paris, où

une connaissance à elle m'avait trouvé un job après moult recherches infructueuses et promesses ridicules de l'Agence pour l'emploi. Paris, où mes mauvaises fréquentations ne viendraient pas me retrouver, où la justice me lâcherait la grappe, si tant est que je ne me reconstruise pas un réseau de losers et que je cesse de collectionner les emmerdes.

Je n'ai jamais eu des masses de potes. Encore aujourd'hui, j'ai du mal à tisser de vrais liens. Pour être exacte, je n'avais jamais eu d'amis du tout jusqu'à ce que j'arrive ici. Non pas que je sois renfermée. Je suis plutôt du genre cheffe d'équipe, volubile et pleine d'humour ; il y a trois ans, j'aurais même pu ajouter : « de celles que les mecs incorporent à leur bande parce qu'elles savent roter, boire et dégueuler autant d'insanités qu'eux ! Tout ça en ayant une poitrine avenante, en acceptant d'écarter les jambes à la minute, en gardant le sourire et, surtout, en étant capable d'oublier leurs frasques, quelles qu'elles soient, dès le lendemain. »

J'étais de celles que les nanas détestent, un esprit et un cul libre – du moins, je l'ai longtemps cru –, piquant facilement les petits amis des autres sans état d'âme, et ce, sans avoir pour autant un corps de déesse. Toujours prête pour des plans à l'arrache, attachée à rien, détachée de tout, même de la vie. En somme, la meuf sans prise de tête dont les gars rêvent, la teub entre les mains, le samedi soir, devant la télé cryptée. Le genre de gonzo qui ne va pas leur demander de se souvenir d'une quelconque date d'anniversaire, mais qui sera de toutes leurs fêtes, et surtout des plus improvisées.

Non, pas d'amis donc, et j'étais fière d'être seule parmi des milliers. J'avais l'impression d'être plus forte qu'eux, entourée mais pas soutenue, vivant au milieu de contacts,

de plans cul, de vagues connaissances, de simples partisans se vouant au culte idiot de la fille facile, d'un certain public prêt à applaudir à toutes mes irrévérences, d'habitues plus ou moins fidèles, sans ennemis – juste des adversaires d'un soir, et encore. Ça restait superficiel, une sorte de comédie.

Je me pense intelligente. Dès mon plus jeune âge, j'ai eu la sensation de me trouver au-dessus de la moyenne. Ce n'est pas bien difficile de se sentir supérieur aux autres, lorsqu'autour de soi les gens traînent au ras de la moquette. J'ai donc toujours eu conscience de faire de la merde, sitôt que j'ai commencé. Je ne peux pas me défendre à coups de « J'étais jeune et désœuvrée, je ne savais pas ! » J'étais au courant que j'allais droit dans le mur. On m'a trouvé des tas de justifications : manque de présence parentale, manque d'autorité, misère affective, pauvreté en tout, aucun point de repère, pas d'avenir... Nul doute que ce sont toutes de bonnes raisons : tout ça m'a fait défaut depuis toujours, mais est-ce une excuse ? Je ne crois pas, non. Je ne serai pas indulgente avec moi-même : j'estime qu'il y a des gens moins bien lotis encore et qui, pourtant, n'agissent pas comme je l'ai fait. Certains font même tout pour s'en sortir.

Si je dois me présenter correctement, alors allons au fond des choses. Je n'ai pas volé, je n'ai pas dealé, je ne me suis pas prostituée : j'ai toujours tout eu gratuitement et toujours tout offert de mon plein gré en échange, que ce soit le sexe ou la dope. J'ai tenté de détruire ce que j'étais, non pas pour appeler à l'aide ou parce que je n'étais pas heureuse, même si c'était le cas. Je l'ai fait parce que ça m'amusait. Défier l'autorité pour se faire peur, repousser ses limites et finalement s'oublier. Quelques plants de cannabis dans la salle de bains, quelques courses en voiture sans permis et à contresens, quelques errances alcoolisées

se finissant sur le trottoir, quelques individus louches gravitant dans son entourage, et on se retrouve assez vite derrière les barreaux sans vraiment comprendre ce qui arrive. Et le pire : on s'en fout totalement.

La dégaine que je me traînais à cette époque reflétait bien le personnage que j'étais alors. Des dreadlocks pour avoir l'air aussi négligée que le reste de ma pauvre petite vie médiocre ; des piercings pour me créer un style sauvage, surtout que la douleur de les faire soi-même me donnait l'impression d'être plus vivante quelques instants – plus longtemps quand ça s'infectait ; des tatouages pour les mêmes raisons, et aussi parce qu'il me fallait une mémoire visuelle afin de combler celle que j'enfumais dès la première taffe du matin.

Un look que je croyais original et une attitude nonchalante, voilà à quoi je ressemblais juste avant mon premier jour de boulot dans cette fameuse supérette du 9^e arrondissement de Paris. Beaucoup de mes anciens compagnons de débauche auraient considéré ma situation comme une vraie galère, la *loose* quoi !

Je me suis simplement dit : « Les vacances sont terminées ! Maintenant, tu as le choix : soit tu bosses sans emmerder le monde, tu remercies ainsi le gars qui a été assez sympa pour te faire confiance et te laisser les clefs de la réserve, et tu prouves à ta tante qui s'est bougée depuis un an pour te sauver de ta condition de paumée qu'elle a misé sur le bon cheval ; soit tu abrèges la descente aux enfers. C'est l'hiver, tu ne sais pas nager, la Seine est gelée, ton corps ne fera qu'un petit plouf. »

J'ai jamais eu le goût du dramatique ; le pont des Arts a un charme fou même à sept heures du mat, et même avec un clodo endormi sur le quai d'en bas, la vie est belle.

Comment peut-on avoir envie de crever ? Alors j'ai fumé une dernière clope en regardant le soleil se lever sur la Seine, j'ai retourné mon piercing le plus laid dans mon nez, j'ai attendu que *La Clef du Barbier* ouvre ses portes, j'ai souri au patron, et il a rasé mon crâne de fillette trop maligne pour être honnête. J'ai pointé à midi, propre sur moi, les cheveux en brosse comme prévu, et je ne l'ai jamais regretté.

Je ne suis pas rentrée dans le rang, faut pas pousser non plus, mais j'ai fait ce que j'avais à faire pour me sortir de ce merdier. J'ai cassé des cartons, passé la serpillière, vidé les rayons frais des produits périmés, trié les poubelles... Rien d'excitant, mais rien de bien compliqué non plus. Et j'avais la paix.

Au bout de presque un an, j'ai rencontré un gars, plutôt beau gosse, pendant une de mes pauses-repas. C'était la fin de l'automne. En banlieue depuis quelques mois, je m'ennuyais. Un sandwich à la *Brioche Dorée* en tête-à-tête à quatorze heures, et le soir même on partageait une taie d'oreiller. Il avait environ deux ans de moins que moi, encore au lycée, et il jouait les apprentis pour quelque temps aux *Galleries Lafayette*. Lui et moi, ça a duré à peine une semaine, je ne me souviens même plus de son prénom.

Ce premier soir où je l'ai suivi chez lui, il faisait du covoiturage avec ses collègues. C'est là que j'ai fait la connaissance de Cécile.



*L'inconnu
du train-couchette*

© Sur la route de Domino, illustré par Nephyla/YBY Éditions



© Sur la route de Domino, illustré par Nephyla/YBY Éditions

NOTE DE L'ÉDITEUR

Cette œuvre contient des éléments pouvant heurter la sensibilité du public : homophobie intériorisée, rapport sexuel non protégé, comportement autodestructeur, *slut shaming*, sexisme.

Il devait être 9 heures du matin.

J'avais lamentablement loupé mon année de première, tel l'adolescent sans but que j'étais alors. Je quittais donc Paris pour passer les vacances d'été avec mes grands-parents, chez qui j'espérais oublier ce fait.

Nous n'étions partis de la gare de Lyon que depuis vingt minutes à peine, mais j'allais pourtant rapidement me retrouver au bar.

C'était un de ces trains comme on n'en fait plus, avec des compartiments qu'il faut partager. Avec des couchettes qui, malgré le peu d'espace, peuvent regrouper jusqu'à quatre personnes.

Cette fois-là, c'était une seule dame, pas loin de la soixantaine et un peu trop bavarde pour moi, que je venais de fuir. 9 heures à peine, et j'étais déjà devant une Guinness. Je n'avais pas la majorité, pourtant personne n'avait hésité à me servir. Seize ans tout juste. J'ignorais encore que, moins d'une heure plus tard, ma vie allait être totalement chamboulée. Et ce, pour toujours.



Je rentrais au pays après presque un an et demi d'absence. J'avais encore perdu mon boulot, je n'avais plus un sou en poche. C'est ma mère qui avait dû m'envoyer de quoi prendre mon billet de train. Je ne craignais pas pour autant l'avenir. Si je me savais aussi incapable de trouver l'amour que de garder un emploi, je n'avais aucun doute sur mes facilités à m'en dégoter un autre rapidement. Je tenais plus de l'ermite travailleur que du gars sûr de lui, mais à l'époque, mes diplômes suffisaient. Du moins au début. Je venais d'avoir vingt-cinq ans, mes poches et mon cœur étaient vides, je changeais de boulot plus souvent que je n'avais d'amants, je me retrouvais plus seul que je ne l'avais jamais été. Rejoindre ma famille, rentrer en Italie, c'était comme recharger enfin mes batteries.

Il m'était impossible d'être moi-même à Turin aussi bien qu'à Paris. J'allais encore devoir jouer mon rôle d'hétéro macho tombeur de ces dames qui attend la bonne pour se caser. Il allait falloir mentir pendant trois semaines. Malgré ça, je me sentais de mieux en mieux à mesure que les kilomètres défilaient.



Je me demande encore comment j'ai pu ne pas le remarquer lorsqu'il est entré. Je l'ai juste aperçu assis au fond du wagon : un café noir dans la main droite, un journal dans la gauche, et mon cœur s'est arrêté. J'ai vécu mes années de collège puis de lycée en faisant tout pour ignorer mes troubles. J'ai prié secrètement pour que cette attirance que je qualifiais de hors norme ne soit qu'éphémère. Ce furent



des années à me torturer, à passer du rire aux larmes sans vraiment savoir pourquoi.

J'ai fui et abandonné mes meilleurs potes sans jamais leur donner d'explication, sitôt que je sentais mon comportement devenir « douteux ». J'ai souffert du mal-amour. Je me suis détesté toute mon adolescence, mais jamais autant que ce jour-là.



Un expresso, un croissant chaud, le nez plongé dans les petites annonces, je ne m'imaginai pas me retrouver face à pareille vision.

Alors que l'odeur du café pénétrait à peine mes narines, mes yeux se sont égarés vers le bar. Il était là, à me fixer. Encore aujourd'hui, j'ignore combien de temps il m'a observé avant que je ne m'en rende compte. Il avait cette attitude sans équivoque, celle qui dit « déshabille-moi » : la pupille luisante, les lèvres gonflées de désir, le corps bouillonnant de jeunesse qui n'aspire qu'à s'exprimer. Dieu qu'il était beau. Juste assez de fragilité pour attendre de l'autre de la délicatesse, assez de timidité pour réclamer qu'on fasse le premier pas, assez de suffisance pour qu'on ait envie de le violenter. Le genre sauvage qui faisait sortir un côté agressif que je ne me connaissais pas.

Je me suis senti chasseur comme jamais, moi d'ordinaire si mou, toujours tellement désespéré, incapable de trouver ou garder un amant pour cause de passivité. Nous avons joué quelques minutes au chat et à la souris, nous poursuivant puis nous fuyant du regard, à chercher l'autre chacun notre tour. Je le matais à la dérobée, avec l'impression que jamais je ne pourrais me lasser d'un corps pareil.

